



LES
Amis de Miss Rachel
Annexe - 06
The Politique en 1851

Parce que la Politique sa passionne tout le monde...

Le monde européen est dans une période de paix globale alors que commence cette deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, et surtout après l'épisode sanglant des guerres napoléoniennes. L'aventure coloniale n'a pas atteint son paroxysme mais a déjà débuté : les Français en Algérie, les Anglais en Afrique et en Inde. Sur le continent européen, les dispositions du traité de Vienne de 1815 continuent de garantir l'ordre établi et une certaine paix. Mais ce traité accuse de plus en plus son âge.

En effet, une idée nouvelle est en train de faire son chemin : l'idée de nation. Les différents peuples en Europe aspirent chacun à leur reconnaissance dans des pays où les frontières ou les régimes prennent mal en considération cette nouvelle notion si furieusement chic, non ?

Déjà des pays ont forcé leur destin, soit de façon pacifique et complètement tirlipinponne (divorce des Pays-Bas et de la Belgique en 1830), soit de façon beaucoup plus brutale et pas prout prout du tout (indépendance de la Grèce en 1827).

Ailleurs, l'idée de nation se construit de façon progressive : éclatée en 1851 en plus de 300 états, l'Allemagne entame un processus de réunification d'abord économique (Zollverein ou union douanière). La péninsule italienne est pour sa part constellée de mini-royaumes et de dépendances autrichiennes, et l'idée de la nation italienne a maintenant dépassé un débat seulement géographique. Ah! Ces Italiens!

L'année 1848 a cristallisé cette idée de la nation en soulevant des populations à travers toute l'Europe pour la reconnaissance de leur identité. C'est beau une nation qui se soulève, c'est plein d'espoir. Ces révoltes ont été réprimées avec grossièreté dans le sang un peu partout (répression autrichienne en Hongrie et en Vénétie, répression prussienne en Allemagne). Mais les peuples n'en sentent pas moins qu'avec l'avènement de la Révolution Industrielle, une page de leur Histoire est en train d'être tournée.

Depuis cette tragique année, un calme tout relatif règne... n'est ce pas le moment d'une tasse de thé ?

Chez nous

« L'Angleterre est dotée du système électoral le plus injuste d'Europe, mais...
il est tellement prout prout... »

Notre glorieux royaume est une monarchie parlementaire. De fait, l'aristocratie a un pouvoir limité mais pas forcément complètement inexistant. Elle siège à la Chambre des Lords ; et la famille royale via son image peut considérablement gêner ou faciliter l'action du Gouvernement en place. Il n'en reste pas moins que c'est ce dernier, élu avec un suffrage partiellement censitaire qui est dépositaire du pouvoir exécutif, en la personne des ministres, et législatif avec les représentants qui siègent à la chambre des Communes.

Quand on parle politique en Angleterre, on le fait entre hommes civilisés : on ne se bat pas physiquement pour ses idées ou alors, on a la correction de se provoquer en duel au préalable. Car bien que nous soyons avant tout un peuple pragmatique et consensuel (même si nous aussi on a décapité notre Roi et ce cent ans plus tôt que les français), en cette année 1851, il y a un certain nombre de sujets qui fâchent.

Le système électoral tout d'abord. Certains esprits qui se prétendent humanistes ou démocrates le considèrent comme étant déséquilibré et injuste : chaque comté envoie à Westminster deux députés élus par les propriétaires terriens. Les scrutins sont publics et restent parfois ouverts pendant plus d'un mois. Chaque électeur monte sur une estrade et annonce pour qui il vote sous les huées ou les acclamations de la foule. Il se fait ensuite récompenser par une bourse pleine de pièces. Il est vrai que des cas extrêmes comme Lord Grey qui a dépensé £14 000 pour l'élection d'un de ses fils n'est pas des plus exemplaires.

Mais ce système garantit la volonté générale (ou du moins supposée telle) que le pouvoir politique doit être l'émanation des possédants. Il serait intolérable que la Chambre des Communes pût représenter des gens qui ne possèdent rien, et qui, par conséquent, ne semblent pas avoir de raisons de défendre l'ordre existant. L'accès plus large au suffrage est donc constamment présenté comme l'extension d'un "privilège" accordé à de nouveaux "intérêts" (comme l'aristocratie urbaine) ou à des classes "méritantes" (comme l'aristocratie ouvrière). Tous ces élargissements qui se font progressivement dans le temps ne concernent que la composante masculine : le suffrage et la vie politique n'est exclusivement qu'une affaire d'hommes. C'est d'ailleurs bien pour cela qu'on parle avant tout de politique dans les clubs ou lors du fumer.

Plus concrètement, on peut estimer l'avoir échappé belle avec l'échec récent du mouvement du Chartisme (1836 – 1848). Démarré dans les couches les plus populaires, ce mouvement mené notamment par William Lovett (modéré) et Feargus O'Connor (radical et irlandais) réclamait plus de transparence et d'équité dans le fonctionnement politique. En guise de concession, on a bien accordé de meilleures conditions matérielles d'existence pour les travailleurs (journée de 10h de travail pour les ouvriers). Il vaut mieux que les classes laborieuses aient du pain plutôt que des idées.

La vie économique occupe aussi les conversations, notamment au sujet de la question du libre-échange où partisans et opposants s'invectivent (même si certains esprits qui se veulent fins font remarquer que leurs intérêts convergent). Des propriétaires terriens voient dans le libre-échange un moyen d'accroître leurs exportations et donc leurs revenus, tandis que d'autres réclament au

contraire un système protectionniste pour conserver les prix et leurs revenus actuels. L'abolition récente des corn laws, une des premières victoires des libre-échangistes, est encore dans tous les esprits.

La condition ouvrière n'est pas oubliée. On se méfie des regroupements d'ouvriers car les syndicats, les trade unions, sont autorisés depuis 1824. En 1851 ils commencent à atteindre leur maturité et un certain niveau d'organisation. Mais les conditions de vie misérable des travailleurs attirent quelques sympathies chez certaines personnes de la haute société, bien humanistes ou bien naïves.

La question irlandaise est aussi une de nos préoccupations majeures. Malgré leur inefficacité militaire qui les a emmené à enchaîner les défaites sur les défaites, les Irlandais n'arrivent pas à se résoudre à s'assimiler une bonne fois pour toutes dans le Royaume-Uni. Pourtant c'est géographiquement évident ! Et en plus on a dépêché plein de colons depuis des décennies pour les y aider. Il faut dire que les hungry forties liée à une maladie de la pomme de terre, principale source d'alimentation des Irlandais, viennent à peine de s'achever. Les dizaines de milliers de morts liés à la famine et aux maladies ont considérablement marqué le peuple irlandais qui s'est soulevé à maintes reprises. Bien que sous domination complètement britannique, ceci attise aussi le nationalisme qui prend son expression notamment dans le mouvement de la Jeune Irlande qui multiplie les provocations face à notre armée, contraignant notre gouvernement à créer une police spéciale pour venir les réprimer, et qui nous coûte une fortune!

L'aventure coloniale n'a pas encore vraiment démarré mais toutes les pièces du puzzle sont déjà en place. Ce qui n'est pas encore l'empire Britannique détient déjà des possessions en Amérique (Canada), Afrique, Asie (Inde) et Océanie (Australie). L'opportunité de cette aventure fait encore débat : certains y voient un gouffre financier ; d'autres s'inquiètent de l'éthique d'un tel projet : pourquoi libérer le peuple noir de l'esclavage si c'est pour asservir d'autres peuples ? Face à eux, un engouement est en train de se frayer un chemin dans l'opinion sur l'idée de la supériorité de l'homme blanc, surtout s'il est britannique, et sa mission de civiliser des peuplades ayant moins eu les faveurs du destin.

Le paysage politique a enfin le mérite de ne pas être trop complexe car ce sont deux partis qui rythment notre vie politique : les tories (conservateurs) et les whigs (libéraux). La politique est avant tout une affaire de gentlemen qui se pratique à mots couverts dans les deux clubs affiliés à ces parties, respectivement le Carlton et le Reform Club. Ici, beaucoup de courants s'affrontent, convergent ou divergent. A l'heure actuelle, notre Premier Ministre est Lord John Russell qui est dans la cinquième année de son mandat. C'est un whig et un réformateur dans l'esprit, ainsi qu'un grand rival de Palmerston, une des autres figures du parti des whigs et le protégé de la reine Victoria. Du côté des tories, ceux-ci se remettent encore difficilement du décès récent de Sir Robert Peel qui a grandement marqué les vingt dernières années politiques britanniques. Mais déjà de nouveaux noms apparaissent pour prendre la relève, notamment en la personne de Benjamin Disraeli.

Et chez les autres : la France

Les français ne savent définitivement pas être raisonnables. Ce voisin inquiète toujours le peuple d'Albion. Les guerres napoléoniennes ont été achevées il y a à peine 40 ans et non seulement la révolte de 1848 qui a eu lieu en France est la seule à avoir renversé le régime alors en place (monarchie de Louis-Philippe, très ami avec la royauté britannique) mais qui plus est, cette révolution a mis en place une république (shame !) et élu comme président un neveu de Napoléon Bonaparte (double-shame !), le prince Louis-Napoléon Bonaparte !

Bien que conservant un oeil très vigilant sur les affaires françaises, notre bon gouvernement britannique tente de se rassurer en constatant que les germes révolutionnaires ayant conduit au succès du renversement de Louis-Philippe ont eux-mêmes été écrasés quelques mois plus tard par la jeune République. L'orientation socialiste que celle-ci menaçait de prendre n'était pas au goût de tout le monde.

Par ailleurs le Prince Président, comme il se fait appeler, a résidé pendant une partie de son exil sur le territoire britannique où il est resté amant avec une richissime aristocrate anglaise, Miss Howard. On peut espérer à ce titre un léger sentiment anglophile. Enfin bon, son mandat de 4 ans arrive à son terme en fin de cette année 1851. Les dernières informations en provenance de l'autre côté de la Manche laissent entendre qu'il s'efforce de modifier la Constitution pour rester au pouvoir mais notre nation ne laissera pas faire qu'un nouveau Napoléon se proclame empereur.

L'Allemagne

L'Allemagne en 1851 n'est encore qu'une entité géographique. Mais après avoir terriblement souffert des menées de Napoléon, la Prusse se reconstruit et se développe à marche forcée. C'est le royaume le plus puissant d'Allemagne et son souverain, Guillaume Ier, a de grandes ambitions. Mais après les révoltes de 1848, et face au puissant voisin autrichien, il est conscient que la partie sera serrée. L'Allemagne est-elle condamnée à rester cette entité informe héritée du Saint Empire Romain Germanique et réunissant tous les peuples de langue allemande sous la bienveillance de la dynastie des Habsbourg ? Ou peut-elle se forger un destin propre à elle ? En 1851, la question est encore loin d'être tranchée.

En raison des origines germaniques du mari de notre bien-aimée Reine, le Prince Albert, l'Allemagne est perçue par nos concitoyens avec une bienveillance doublé d'un mépris naturel envers les peuples européens moins évolués que nous.

La Prusse n'est pas encore assez forte pour apparaître comme une menace pour l'équilibre européen.

L' Italie

Pourquoi parler de cette péninsule pauvre et arriérée ? Peut-être parce que c'est l'endroit européen le plus tumultueux et que nous abhorrons ce genre de contrée où les peuples ne savent pas se tenir et où tout doit se résoudre par la violence.

Divisée en plusieurs royaumes, principautés et duchés (royaume de Piémont-Sardaigne, royaume des Deux Siciles, Etats du Pape, Duché de Venise...), vassalisée par les grandes puissances européennes et notamment l'empire d'Autriche, l'Italie est la terre promise pour tous les aventuriers européens en quête de gloire ou d'idéaux politiques. Les sociétés secrètes sont légion (les « carbonari ») et des attentats ou des insurrections armées tentent de précipiter la fin de vieux royaumes (le royaume de Naples) ou la libération du joug de l'occupation étrangère (les Autrichiens à Venise).

Un jeune roi en Piémont-Sardaigne symbolise ces espoirs futurs d'une réunification du territoire : Victor-Emmanuel II de Savoie.

L' Autriche

La grande puissance d'Europe Centrale vit ses derniers moments de gloire sans pour autant se rendre compte que la face du monde est en train de considérablement évoluer. Peut-être est-ce dû à la difficulté pour un empire d'exister avec de si nombreuses nationalités (autrichiens, hongrois, tchèques, slovaques, italiens, croates, bosniaques...) ? Peut-être est-ce dû au jeune âge du nouvel empereur, François-Joseph ? ou encore à l'année 1848 qui a vu l'empire prendre feu de toute part ?

Si en 1851 l'ordre est rétabli, les réformes attendues ont en revanche été repoussées sine die et l'empire d'Autriche poursuit son destin comme si rien n'avait bougé depuis 1815, convaincu que l'homme malade de l'Europe est son vieil ennemi turc et conforté dans cette certitude par les autres contrées européennes, à commencer par notre pays, bien heureux d'avoir en Europe centrale une seule entité pour maîtriser tous les foyers de tension.

La Turquie

L'empire Ottoman n'est plus l'ombre de sa splendeur et de sa puissance passée. Pourtant, il reste un vecteur essentiel de l'équilibre européen et notre brillante diplomatie se délecte à le manipuler comme tel.

Garant du verrouillage des détroits permettant l'accès de la Russie à la Méditerranée et stabilisateur d'une région en proie à de nombreuses luttes fratricides, les Balkans, l'empire Ottoman reste une carte maîtresse du jeu géopolitique européen.

Et tant pis si nous ne sommes pas à une contradiction près dans les alliances avec une puissance que tout le reste – culture comme religion – oppose aux autres nations européennes.

La Russie

En tant que nation victorieuse en 1815, l'empire Russe est notre grand rival terrestre, à l'autre extrémité de l'Europe.

Heureusement, le pays est encore considérablement sous-développé puisque le servage est toujours pratiqué. Mais son expansion géographique et sa population importante en font un sujet d'inquiétude quand le tsar, Nicolas I, se prend à rêver d'unifier tous les peuples slaves européens (un peu ce que ferait la Prusse avec les peuples allemands si elle n'était pas raisonnable).

Et puis en raison de sa position sur une large partie du continent asiatique, la Russie représente aussi une gêne non négligeable face à nos ambitions coloniales.

Les États-Unis

Depuis qu'on s'est disputé pour la dernière fois en 1812, on peut dire que nous sommes restés bons amis désormais car nous avons su faire la paix. L'envie nous est passée de mettre le feu à Washington et de récupérer nos colonies d'autant que nous avons tout le Canada, dont le fichu Québec francophone, à gérer et c'est tout de même beaucoup de travail.

Donc nous les aimons bien nos cousins américains et par pur pragmatisme anglo-saxon, nous restons en bon termes malgré les différends qui ont pu nous opposer.

Le pays n'est pas encore assez peuplé pour permettre une colonisation et une occupation effective d'Est en Ouest mais tous les éléments sont déjà en place. Le voisin mexicain turbulent a été repoussé très au sud et les États-Unis occupent désormais un territoire cohérent de l'Atlantique au Pacifique.

Le pays est encore très marqué par son fédéralisme : on est d'abord citoyen d'un état avant de l'être des États-Unis et les disparités régionales trouvent leur expression extrême entre un Sud privilégiant un mode de vie aristocratique et agricole et un Nord tourné vers l'industrialisation.

Comme en Grande-Bretagne. Mais avec le sentiment national en moins, et la question de l'esclavage en plus. La question de l'abolition agite déjà certains esprits et la Case de l'Oncle Tom est sur le point de paraître. Mais il est encore trop tôt pour remettre en cause ce pan de style de vie dans sa globalité.

Bref, concernant la politique, en un mot comme en cent,

On est bien chez nous

(et cessons ces bavardages, le thé va être froid)